



© L. Cochin

Enquêtes sensibles

La colloque biennal de l'Association euro-africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement explore les questions relatives aux enquêtes en milieu difficile. Un défi courant pour les chercheurs en sciences sociales qualitatives travaillant au Sud.

Comment enquêter en contexte de crises, d'urgence ou de développement ? Les anthropologues, sociologues, géographes, économistes ou politistes qui pratiquent l'immersion sur le terrain, auprès des populations étudiées, sont souvent confrontés à la violence, au conflit, à la misère ou à la stigmatisation, dans les camps de réfugiés par exemple. Ils travaillent aussi sur des thèmes tabous, comme l'avortement, qui supposent un investissement personnel important auprès des personnes étudiées et posent des dilemmes éthiques et méthodologiques. « De nombreuses régions du Sud connaissent en effet des situations sensibles, dans lesquelles le travail des chercheurs pratiquant les sciences sociales qualitatives est particulièrement délicat », explique l'anthropologue Philippe Lavigne Delville, coorganisateur du récent colloque de l'Apad¹ consacré à ce sujet². « De plus, les chercheurs évoluent dans un environnement com-

plexe, et doivent composer avec une multitude d'interlocuteurs, au nombre desquels se trouvent les groupes sociaux locaux, les institutions locales ou nationales et leurs représentants, la société civile, les opérateurs de l'aide ou du développement, les organisations internationales, les ong... ». Tout en gardant leur indépendance, ils doivent se faire accepter par les uns et les autres, négocier l'accès au terrain, parfois les thèmes de recherche ou les modes de restitution des résultats. Ils s'engagent dans certains cas dans des recherches en collaboration... « Le chercheur doit s'interroger en permanence sur son positionnement, sur les liens qu'il tisse avec ses interlocuteurs et sur les effets de ces relations sur ces acteurs et sur son propre jugement », précise-t-il. Cette démarche introspective s'inscrit dans un mouvement plus vaste de l'anthropologie et des sciences humaines, appelé le « tournant réflexif ». À sa faveur, les scientifiques réfléchissent aux effets de leur

intervention sur les milieux observés. « D'autant que les chercheurs ne sont pas les seuls à étudier, à mener des recherches sur le terrain, note Philippe Lavigne Delville. Les acteurs de l'urgence ou du développement, aussi bien la Banque Mondiale ou le Hcr que des ong comme MSF ou Oxfam, produisent eux aussi, pour leurs propres besoins, des connaissances et des discours sur les mêmes situations et sur les mêmes populations. » Sans compter que l'action et le fonctionnement interne de ces institutions – pourquoi, comment, en vertu de quoi s'engagent-elles sur le terrain, quelles sont leurs pratiques ? – constituent un nouveau champ d'investigation prometteur pour les sciences sociales... ●

1. Association euro-africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement (www.association-apad.org).
2. Enquêter en contexte de développement ou d'urgence, 13-15 juin, Montpellier.

Contacts

philippe.lavignedelville@ird.fr
UMR GRED (IRD et Université Paul-Valéry Montpellier 3)
laurence.boutinot@cirad.fr
CIRAD
malzi@supagro.inra.fr
IRC / Supagro

Trois questions à ...
Claude Fauquet

« Le manioc, 4^e plante alimentaire du monde »

Directeur du Partenariat Global du Manioc pour le XXI^e siècle (GCP21) consacré à l'amélioration de cette plante alimentaire dans le monde. Ancien chercheur de l'IRD, Claude Fauquet vient d'en présenter l'action à la communauté scientifique de Montpellier.

Sciences au Sud : En quoi le manioc représente-t-il un enjeu de sécurité alimentaire ?

C. F. : Le manioc, plante à tubercules¹, nourrit actuellement 800 millions de personnes dans plus de 105 pays dans le monde. La production mondiale actuelle est d'environ 240 millions de tonnes par an et ce chiffre pourrait atteindre 475 millions de tonnes en 2050. C'est la 4^e plante alimentaire derrière le maïs, le blé et le riz dans les pays en développement. Elle est particulièrement importante pour l'Afrique où elle représente la principale production vivrière et l'aliment de base pour les populations. Cette plante se cultive facilement par bouturage, résiste naturellement à la sécheresse et sera capable de s'accommoder des fortes augmentations de température et des concentrations en CO₂ atmosphérique annoncées par les experts en climatologie.

SAS : Quelles menaces pèsent sur cette ressource ?

C. F. : Malgré ses capacités hors normes, le manioc fait déjà face à des attaques virales et bactériennes ainsi qu'à des insectes qui occasionnent des dégâts directs dans les champs. Les maladies virales sont propagées par des mouches blanches. Quand la température s'élève, les populations d'insectes croissent et leur impact augmente en conséquence. Par ailleurs, le manioc est propagé par bouturage des tiges, qui contribue à l'expansion des maladies. Deux virus en particulier sont à l'origine d'importants dégâts dans les récoltes : celui qui cause la mosaïque africaine et celui qui provoque la striure brune. À elles deux, ces pathologies entraînent des pertes très importantes de tubercules. La situation pourrait encore s'aggraver en réaction au réchauffement global qui favorise l'explosion démographique des insectes vecteurs. Le cas du Nigeria est particulièrement préoccupant, où plus de cent millions de personnes dépendent du manioc. Si la striure brune du manioc, pour le moment restreinte à l'Afrique de l'Est, atteignait ce pays, ce serait sans aucun doute une catastrophe sans précédent en Afrique. Compte tenu de ces données, le manioc est à la fois synonyme d'espoir et une bombe à retardement !

SAS : Quelles solutions peut fournir la recherche ?

C. F. : Développeurs et scientifiques se sont emparés de la question. Un groupe d'experts animé par le GCP21 s'est réuni récemment à Bellagio (Italie) pour mettre au point un plan d'attaque global. Une alliance mondiale associant scientifiques, développeurs et donateurs a été créée pour répondre à ce défi et une feuille de route définie. Celle-ci comporte trois activités essentielles. D'une part, la mise en place d'un système centralisé de surveillance et d'alerte sur la propagation des maladies virales en Afrique et dans le monde. D'autre part, le développement d'un système de production de boutures saines à travers une filière impliquant les secteurs public et privé ainsi que les communautés agricoles. Enfin, des activités de recherche portant principalement sur la mise au point de variétés de manioc résistantes aux deux maladies virales et à leur vecteur. ●

1. Partie souterraine consommée, organe de réserve de la plante.

Contact

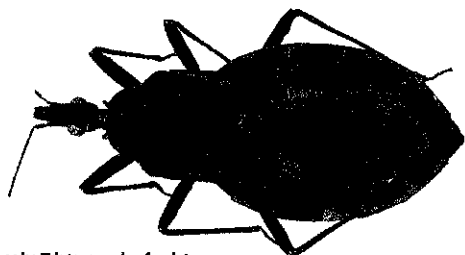
c.fauquet@cgjar.org
Global Cassava Partnership for the 21st Century,
Centre International pour l'Agriculture Tropicale (Colombie)

V i e t n a m

Les punaises gagnent du terrain

L'expansion d'une espèce de grande punaise est suivie de près par les scientifiques. Porteuse de parasites, elle pourrait devenir ennemi public au Vietnam.

Plus d'un millier de punaises dans une maison à Hanoï... Depuis quelques années, les habitants des grandes villes vietnamiennes subissent l'invasion de ces insectes. Douleuruses, leurs piqûres provoquent des réactions cutanées locales qui poussent les citoyens à consulter les hôpitaux. Cette situation a amené les autorités sanitaires à diligenter une enquête pour comprendre le phénomène. L'IRD contribue à cette expertise au côté du Nimpe¹, institution vietnamienne en charge du dossier, et vient de coordonner une rencontre internationale sur cette pro-



Punaise Triatoma rubrofasciata.

© M. H. J. - M. Berenger

blématique à Hanoï consacrée au statut épidémiologique des *Kissing Bugs*². Cet insecte³ venu du continent américain y est connu comme vecteur de *Trypanosoma cruzi*, agent de la maladie de Chagas⁴. Y a-t-il un risque de voir apparaître cette maladie mortelle au Vietnam ? À moins que la punaise ne se révèle porteuse d'autres infections ? « S'il n'y a pas, à ce jour, de cas

humain autochtone connu au Vietnam d'infection par ce parasite ou par un autre trypanosome, la situation peut être qualifiée de pré-émergente », indique Jean-Pierre Dujardin, entomologiste médical à l'IRD.

Que sait-on à l'heure actuelle sur cette nuisance en passe de devenir un problème de santé publique ? « En suivant sa victime préférentielle, le rat

domestique qui lui-même profite des bateaux pour émigrer, cette punaise s'est répandue dans les ports d'Afrique et d'Asie aux latitudes tropicales, explique le chercheur. La situation de cette espèce au Vietnam est particulière car elle y a pénétré jusqu'à 150 km à l'intérieur des terres. De plus, elle abrite des parasites encore non identifiés, du même genre que *Trypanosoma cruzi*. » Compte tenu de cette expansion mondiale, le problème posé par ce vecteur dépasse le cadre vietnamien et même asiatique, d'où le choix du récent atelier qui favorisait le partage Sud-Sud. Les experts internationaux dont des scientifiques venus de pays latino-américains ont sensibilisé les institutions de différents pays asiatiques aux espèces invasives d'importance médicale. « Cette sensibilisation a été optimisée par le module de formation proposé en préliminaire et qui a permis aux participants de se familiariser avec les outils de caractérisation des

vecteurs et parasites impliqués dans la maladie Chagas », ajoute l'entomologiste. Afin de circonscrire le danger d'une importation de la maladie de Chagas en Asie, de nombreuses questions devront trouver réponse. ●

1. National Institute for Malariaology, Parasitology and Entomology (Vietnam).
2. Surnom attribué à cette punaise car elle est connue pour piquer la nuit les personnes endormies, préférentiellement autour de la bouche puisque le visage du dormeur reste à découvert.
3. *Triatoma rubrofasciata* ; sa taille adulte dépasse deux centimètres.
4. Sept millions de personnes sont atteintes de la maladie de Chagas dans les zones endémiques d'Amérique latine.

Contact

jean-pierre.dujardin@ird.fr
UMR Mivegac (IRD / CNRS / Université Montpellier 1 et 2)